

N° 789

~ DIMANCHE 14 JANVIER 1912 ~

Prix : 15°

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

✻ 146, Rue Montmartre, PARIS (2e) ✻



et des Aventures de Terre et de Mer



A la Poursuite des Éléphants

par MARCEL PIONNIER

Un des Annamites porte-mires, voyant un tout jeune éléphant séparé de sa mère, avait essayé de le capturer ; bientôt toute la bande fut à ses trousses, le cheval et l'indigène furent réduits en bouillie.

N° 789.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **Le Fantôme du Moulin hurlant** Prime Gratuite offerte
à tous les Lecteurs

par ANDRÉ REUZE

N° 1801
de la collection.

Prix des Abonnements

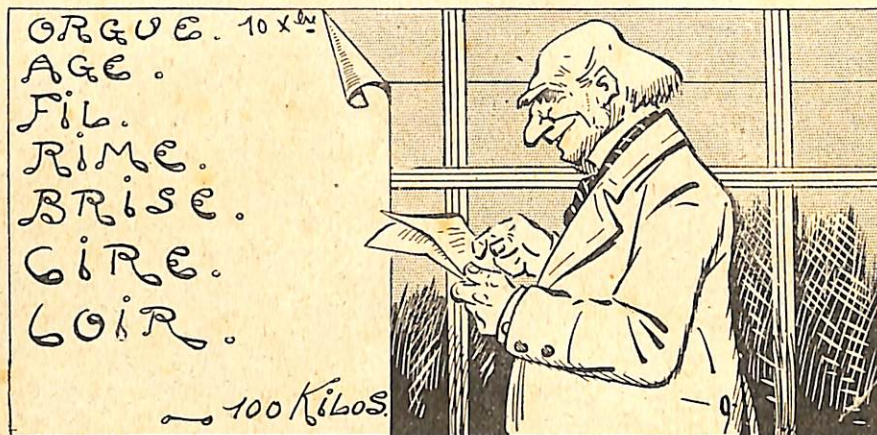
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JANVIER



L'ingénieur commerçant

DEUXIÈME QUESTION

Pour éviter les indiscretions, un commerçant en denrées coloniales a pris l'habitude d'inscrire d'une façon toute spéciale les noms des marchandises qu'il achète. A son insu, nous sommes parvenus à trouver la clef de l'énigme. La voici : Ajoutez une lettre à chacun des mots inscrits, de façon à former un mot nouveau. Le nom de la denrée achetée par notre marchand sera celui que vous formerez avec l'ensemble des lettres ajoutées.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte quatre questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 5 février. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros de janvier, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Les solutions de ce Concours seront publiées le 10 mars.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 3 mois, 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustre, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :
Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller... Colonies, etc.

Passé le mois de Janvier, cette prime ne sera plus accordée qu'aux abonnés 6 mois et d'un an.

Dans la Forêt tonkinoise

A la Poursuite des Éléphants

par
MARCEL PIONNIER

« Allons, bons succès et surtout pas d'imprudences ! »

Et serrant la main de son second, l'ingénieur le suivit quelques instants des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût vu disparaître derrière les hautes herbes.

Depuis quelques jours les travaux d'implantation de la ligne du chemin de fer Annam-Tonkin étaient interrompus. Une erreur angulaire avait dû se glisser dans les levés lors des études préparatoires, et malgré toutes nos recherches nous ne parvenions pas à en découvrir l'origine. Le plus court était de reprendre une nouvelle base et de recommencer les polygones.

Le dévoué Charley s'était proposé pour exécuter cette ingrate besogne. Sa longue expérience topographique, sa rapidité comme opérateur l'eussent d'ailleurs fait désigner.

Nous ne nous cachions pas la difficulté de l'entreprise : Pendant la saison des pluies, les forêts de l'Indo-Chine sont presque impénétrables, une boue épaisse couvre le sol et rend la marche impossible ; de plus, tigres et éléphants les sillonnent en tous sens. Mais notre brave collègue était un familier de la brousse. Habitué à ne s'étonner de rien, il en avait vu bien d'autres comme Riz-Pain-Sel en 1885 pendant la conquête. D'ailleurs il nous donnerait bientôt de ses nouvelles !...

Deux jours après, à l'aube, nous remarquons à quelque distance du campement les traces d'un troupeau d'éléphants.

Une pareille occasion tombait à souhait, nous avions quatre grands jours devant nous, avant l'arrivée des renseignements qui devaient nous permettre de reprendre le cours de nos travaux : c'était plus qu'il n'en fallait pour organiser une chasse.

Un de nos interprètes, « Sam », ancien pirate et bon à tout, s'offre comme pisteur : « Moi bien connaître, moi faire beaucoup chasser avec M. Odéra. »

C'était le nom d'un garde forestier connu comme le plus grand chasseur d'éléphants de la colonie : il en était à sa cent dixième victime.

Un de nos agents, M. Marcel, s'était également fait une réputation comme tireur, la sûreté de son coup d'œil était remarquable.

Il me proposa de l'accompagner.

Quant à moi, c'était ma première grande chasse. Je me promettais de vives émotions.

Une caisse à biscuits contenant quatre jours de vivres réduits à leur plus simple expression, deux winchesters à balle à expansion, un calibre quatre dit fusil à éléphants, voilà notre bagage. Deux coolies y suffirent.

La piste est encore fraîche, elle paraît facile à suivre. Nous gagnons la grande forêt de lataniers au milieu d'un fouillis de lianes inextricable.

Moins hauts sur pattes que les pachydermes, il nous faut le coupe-coupe pour nous frayer un chemin. Notre pisteur, le nez en l'air, regarde attentivement les branches et les feuilles des arbres. Il serait

en effet impossible de s'y reconnaître sur un sol aussi marécageux en se basant uniquement sur la trace des pieds. Nous avons de l'eau souvent jusqu'aux genoux. Le seul indice certain est la plus ou moins grande fraîcheur des cassures des arbres. Ces animaux ont l'épiderme très sensible et, pour se frayer un passage, ils brisent les plus petites branches susceptibles de les égratigner. Parfois même ils ne dédaignent pas d'en avaler les feuilles.

Nous gagnons du terrain, mais pourtant pas assez pour espérer les rencontrer avant la nuit. Dès cinq heures, il y aurait danger à progresser à cause du tigre dont c'est l'heure de chasse.

Une halte s'impose donc. Nous faisons établir une légère claire-voie sur les branches maîtresses d'un banyan afin d'attendre le jour à l'abri des fauves. En un clin d'œil nos coolies, sous la direction de Sam, ont coupé des bambous et monté la tente aérienne. Nous y accédons au moyen d'une forte liane — transformée en corde à nœuds — puis nous nous y étendons, mais les piqûres des fourmis rouges nous empêchent de dormir.

Nous écoutons notre pisteur qui raconte aux coolies des légendes du haut Tonkin.

C'est la fable du lapin, du tigre et de l'éléphant. La voici dans toute sa naïveté :

Un jour, un lapin rencontra un éléphant qui avait la mine déconfite. Il l'interrogea sur les causes de son chagrin.

L'éléphant répondit : « J'ai parié avec le tigre et j'ai perdu mon pari. En attendant que je me mette demain à sa discrétion et qu'il me mange, il m'a permis d'aller dire un dernier adieu à mes enfants. »

Le lapin lui dit de se rassurer, de comp-

ter sur lui pour arranger les choses et il lui donna rendez-vous pour le lendemain.

A l'heure dite l'éléphant arrive.

Le lapin lui prescrit de s'étendre de tout son long à terre en attendant la venue du tigre.

Quand ce dernier survint, le lapin sauta sur le dos de l'éléphant et se mit à crier à pleine voix : « Voilà que j'ai bientôt fini de dévorer un éléphant pour mon dîner, mais je suis encore capable de croquer un tigre pour mon dessert ! »

Le tigre, pris de frayeur, s'enfuit et ne reparut plus.

Et l'indigène en terminant son récit paraissait tout heureux d'avoir pu, pour une fois, donner le vilain rôle à son plus redoutable ennemi, le roi de la forêt.

Bientôt la fatigue de la marche l'emporte sur les cuisantes douleurs et chacun tombe peu à peu dans un engourdissement voisin du sommeil.

A l'aube, nous reprenons la poursuite. Vers midi, les traces s'enchevêtrent de plus en plus, nous devons nous trouver non loin du quartier général d'un troupeau important.

Des feuilles arrachées jonchent la terre. J'en ramasse une : la cassure doit dater de moins d'une heure. Nous touchons au but !...

On fait halte, on visite soigneusement les armes. Mon compagnon tirera le premier avec son calibre quatre, arme d'une pénétration formidable mais qui n'a malheureusement qu'un coup.

Pendant qu'il rechargera, Sam et moi doublerons avec nos fusils à répétition. Le mâle, s'il s'en trouve, ou, à défaut, la plus grande femelle sera notre commun objectif.

Nous sommes vêtus de toile chinoise d'un gris bleu ardoise, ce qui nous permet de nous dissimuler dans le feuillage.

Nos casques, trop visibles, sont remplacés par des chapeaux de feutre à double épaisseur qui offrent, pour quelque temps, une garantie suffisante contre le soleil.

Quelle impression vais-je ressentir ? je m'aperçois que l'émotion commence à me gagner.

« Allons, une goutte de rhum ! »

Et Marcel me tend sa gourde.

Se serait-il aperçu de ma petite lâcheté ?

Je n'ai pas le temps de le savoir.

Le pisteur que nous suivions en file indienne s'est arrêté tout à coup, puis nous fait signe de nous coucher à plat ventre.

Nous sommes en pleine forêt de lataniers, les feuilles partent du sol et se déroulent aussitôt en gigantesques éventails.

On n'y voit pas à cinq mètres devant soi. Le vieux pirate rampe silencieusement. Pas un bruit, pas un craquement ne vient révéler sa marche ; immobiles, nous attendons.

Maintenant nous pouvons approcher.

Encore quelques mètres dans la haute futaie, puis nous devinons une clairière à l'absence des seconds plans.

Au moment où nous allons déboucher, un grand bruit d'ailes se fait entendre :

des vautours gigantesques s'envolent avec lourdeur... Horreur ! ils découvrent une mare d'où émergent des débris informes et sanglants.

Quelle n'est pas notre angoisse en apercevant une mire topographique en pièces ! Plus loin c'est un étrieur au bout duquel pend encore une courroie déchiquetée. Nul doute, notre malheureux Charley a dû être surpris au milieu de son travail et affreusement piétiné par les éléphants.

Toutefois, dans la mare, nous ne relevons aucune trace d'un vêtement européen.

Dans la bouillie sans nom qui la compose, nous retrouvons seulement une ceinture d'Annamite et des morceaux de peau de cheval.

Notre camarade a-t-il pu s'échapper ? Où est-il ? Pouvons-nous encore le sauver ?

Rapidement nous nous concertons : s'il est encore vivant, il ne peut se trouver que sur un endroit élevé, arbre ou rocher, car rarement les éléphants abandonnent l'attaque.

Peut-être son refuge est-il très près de nous et quelques coups de fusil pourront lui signaler notre présence.

Mais nos munitions sont peu nombreuses et, à tout moment, nous pouvons en avoir besoin pour nous-mêmes.

La fumée d'un grand feu lui donnera notre direction, puis des cris à intervalles réguliers auxquels, peut-être, il répondra.

Un brasier est aussitôt installé dans la clairière, nous y jetons des feuilles humides et des morceaux d'écorce résineuse.

Notre pisteur grimpe au faite d'une immense tige de bambou, puis, après une salve, nous faisons par trois fois résonner de nos cris le silence de la forêt vierge.

Rien ne répond à notre appel. Nous redoublons. Rien encore.

Que faire ? Recommencer dans une autre direction ? Mais laquelle ? Partout nous remarquons des traces récentes ; le troupeau a dû se disséminer après avoir opéré sa surprise.

Soudain notre Sam pousse un hurra de triomphe : « Il y en a là-bas beaucoup loin, même chose mouchoir faire drapeau. »

Et, avec l'agilité d'un singe, il se cueille une branche voisine, y ajuste sa longue ceinture de soie et agite le tout à bout de bras. Puis, sûr que son signal a été aperçu, il dégringole rapidement :

« Moi bien connaître, moi luxir (reconnaître) M. conducteur Charley. »

« Éléphants faire autour lui même chose siège de Bac Ninh. »

Assiégé, notre pauvre ami ! lui, le pacifique s'il en fut. Cette idée était si comique que, malgré la gravité de la situation, nous partîmes d'un grand éclat de rire.

L'armée de secours s'improvise aussitôt, et nous gagnons rapidement dans la direction de la place.

Après un quart d'heure de marche, nous entendons distinctement les cris des éléphants. Ils ressemblent à des sons de clairons très sonores.

Un surtout a des notes particulièrement stridentes.

« Même chose, capitaine, observe notre chasseur, si lui faire mort, tout ça camarades ficher le camp. »

Aurions-nous la chance de nous trouver en présence d'un mâle ? Cette perspective nous enchante, car ils deviennent de plus en plus rares et vivent en général solitaires. Traqués par les chasseurs laotiens, les derniers échantillons se réfugient dans la montagne d'où ils ne descendent que très exceptionnellement.

Bientôt nous apercevons des masses sombres entourant un rocher presque à pic, au sommet duquel se trouve notre collègue, qui ne paraît pas autrement ému. Près de lui se trouve son tachéomètre¹ et une petite caissette à provisions. Il paraît absorbé dans ses calculs et ne nous a pas encore aperçus.

Le chef de la bande qui l'entoure est, en effet, un superbe mâle d'environ cinq mètres de haut. Les défenses sont gigantesques, l'une d'elle est tronquée. Il surveille de si près son captif que nous approchons à soixante pas sans être éventés.

Mon compagnon fait tous ses efforts pour aborder l'animal de face. S'il parvient à toucher la naissance de la trompe, l'effet doit être foudroyant. Je me dirige sur le flanc pour frapper derrière l'oreille.

Encore dix pas, et abrités chacun derrière un arbre dont une branche sert de chevalet, un genou en terre, retenant notre respiration, nous ajustons minutieusement.

Nos détonations se confondent. Les femelles effrayées se dispersent en tous sens. Seul, le colosse pousse un cri rauque, dresse vers le ciel son énorme trompe d'où sort un jet de sang et court se précipiter sur mon compagnon dont trente mètres à peine le séparent.

Le fusil de Marcel n'a qu'un coup et le recul a été tel qu'il l'a fait chanceler un instant.

Rapidement, le pisteur et moi tirons à répétition, mais l'animal est au trot, les balles ricochent sur l'épiderme et, loin de l'arrêter, ne font qu'accélérer sa marche.

Très calme devant l'attaque, Marcel a vivement rechargé, et, ajustant le genou du colosse, au moment où la trompe de son ennemi va presque l'étreindre, il lui fracasse la rotule.

Entraînée par sa vitesse, la bête s'écroule lourdement, brisant tout dans sa chute, au milieu d'un fracas épouvantable.

Nous respirâmes plus librement. Armé de son coupe-coupe, Sam tranche les tendons des jarrets. La bête ne tarde d'ailleurs pas à expirer, la balle de gros calibre avait occasionné une hémorragie interne qui devait fatalement entraîner la mort.

Et notre brave Charley, que faisait-il pendant ce temps ?

Le croira qui voudra : il continuait ses calculs ! « Eurêka, s'écrie-t-il tout à coup ! Voilà l'erreur. Ce sous-sol est très riche en minerais de fer, d'où, pour l'aiguille aimantée, une déviation angulaire constante. Je viens d'en calculer l'amplitude. Et maintenant plus d'interruption dans notre travail ! En route ! »

1. Instrument pour le levé des plans.

Nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire raconter son aventure :

Dès le matin il s'était fait hisser sur son « *sommet du troisième ordre* », comme il appelait ce rocher. Avec lui, l'instrument et quelques provisions.

Vers midi, toujours très absorbé par son travail, il avait bien aperçu des éléphants dans ses parages, mais n'y avait pas pris autrement garde et leur concert ne l'avait pas troublé. A notre salve, à nos cris, il s'était imaginé que nous venions à sa rencontre pour connaître plus vite le résultat de ses recherches :

« J'ai agité mon mouchoir par complaisance, nous dit-il, mais vous m'avez retardé d'au moins dix minutes. »

Le soir, enfin, nous apprenions par un de ses coolies toute la vérité :

Vers onze heures du matin, un des Annamites porte-mires, voyant un tout jeune éléphant séparé de sa mère, avait essayé de le capturer. Il eut bientôt toute la bande à ses trousses. Or le cheval de Charley broutait non loin de là, l'indigène essaya de sauter dessus, mais n'en eut pas le temps et tous deux furent piétinés et réduits en bouillie.

Nous avions aperçu leurs restes informes dans la mare de sang.

L'autre coolie, plus prudent, avait pu grimper à un arbre, d'où il voyait bientôt le troupeau se diriger en hurlant vers le rocher de notre camarade.

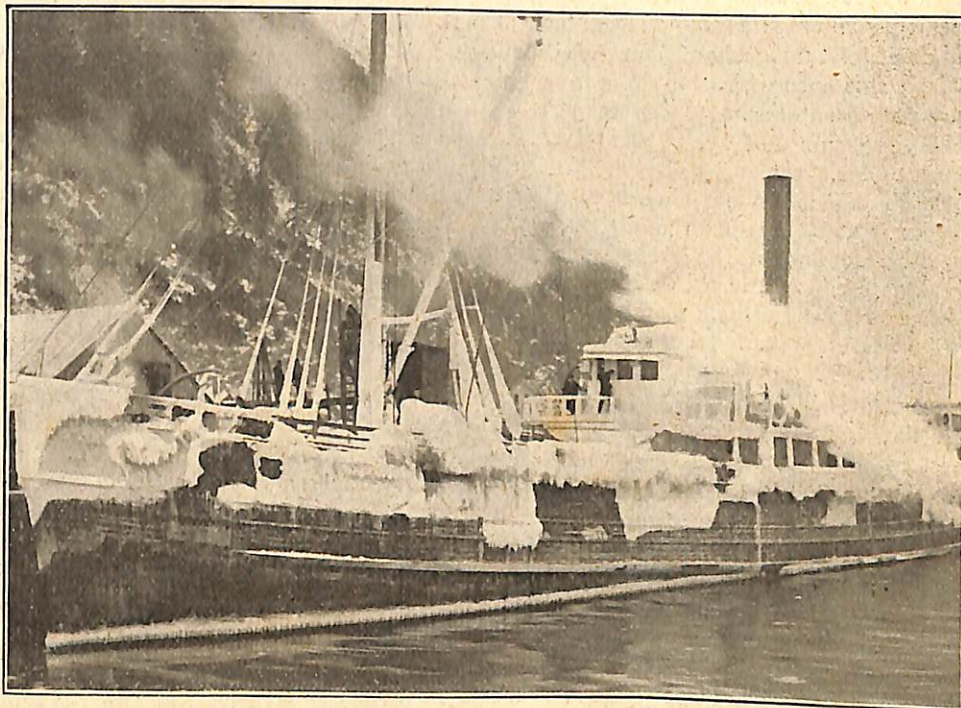
Ce dernier l'avait donc échappé belle ! Jamais, pourtant, il ne voulut convenir du danger qu'il avait couru ; et, quand on le questionnait sur son aventure :

« N'écoutez pas ces Tartarins, grommelait-il, ils voudraient vous faire croire à des choses extraordinaires pour s'innocenter d'avoir massacré une pauvre bête coupable seulement de s'intéresser plus qu'eux à mes travaux. »

✍ MARCEL PIONNIER.

Une Entrée sensationnelle en rade de New-York Un Effet de glace arctique à bord

A voir ces deux navires drapés de guirlandes



Une trombe de neige s'abattit sur le bâtiment, et la température, qui était à 12 degrés au-dessus de zéro, tombait à 18 degrés au-dessous, quatre heures après le début de la tempête.

de glace, on les prendrait volontiers pour des vapeurs photographiés tout près du pôle !

Et le lecteur sera surpris d'apprendre que ces photographies ont été prises au 41^e degré de latitude Nord, c'est-à-dire à la même latitude que Naples ! Naples, où les rigueurs de l'hiver sont pratiquement inconnues !

Ces deux navires, venant l'un de Boston, l'autre de Philadelphie, arrivèrent le même jour

à New-York dans l'état où nous les voyons ; et cela suffirait à nous donner une idée du froid rigoureux qui règne dans cette ville, bien qu'elle soit située, répétons-le, à la même distance du pôle que Naples.

Mais cette partie de l'Amérique n'est aucunement protégée contre les courants aériens qui soufflent des régions arctiques et c'est ce qui

explique les effrayants écarts de température qui sévissent à New-York, où le thermomètre baisse fréquemment de 15 à 20 degrés en deux ou trois heures !

Précisément, c'est ce qui se produisit le jour où ces deux navires, le *Tolima* et le *Commodore-Richardson*, levèrent l'ancre pour gagner New-York.

La température était tiède (de 12 à 13 degrés), bien qu'on fût au 29 novembre. Aussi, la plupart des passagers ne s'étaient-ils munis que de vêtements de demi-saison pour cette journée de voyage.

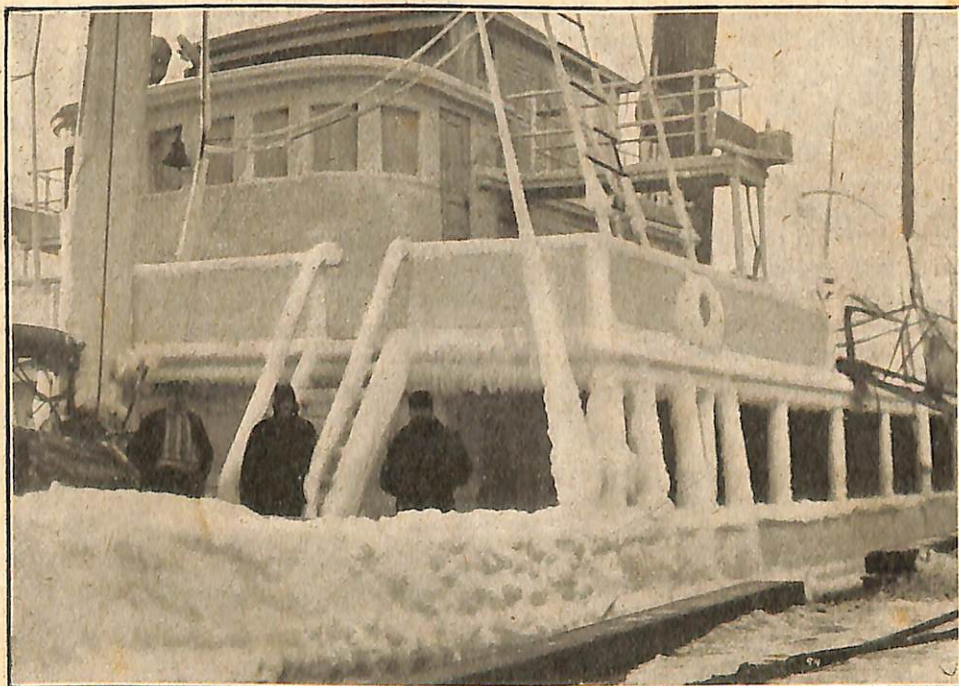
Soudain, une tempête, venue du Nord se déchaîna, ralentissant la marche des navires. Des vagues monstrueuses s'abattirent sur le pont, en même temps que le mercure baissait à vue d'œil. De 12 degrés, il tombait en une heure à zéro ! Et la descente s'accélérait encore ! Quatre heures après le début de la tempête de neige, le thermomètre marquait dix-huit degrés au-dessous de zéro !

A cette température, l'eau salée projetée par les vagues sur le pont et sur les cordages se congelait instantanément, tandis que les malheureux passagers, transis de froid, s'entassaient dans les cabines, autour des poêles.

De pareils incidents sont relativement fréquents dans les parages de New-York. Le lecteur se souviendra que nous avons publié sur ces pages des photographies de maisons incendiées transformées en falaises de glace par l'eau des pompes.

Pour moi, je ne saurais oublier certain voyage que je fis, durant un mois de février, à travers l'État de New-York. Le froid était si intense que la locomotive du train était recouverte d'une épaisse couche de glace que la chaleur excessive du foyer ne parvenait pas à faire fondre !

✍ CHRISTIAN BOREL.



UN EFFET DE GLACE ARCTIQUE A BORD

L'eau salée, projetée par les vagues sur le pont et sur les cordages, se congelait momentanément et enveloppait le navire d'une véritable carapace de glace.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie

Une Mission Secrète

Chapitre VII

UN MATCH AUSSI MARITIME QU'EXTRAORDINAIRE (Suite.)

Et la nuit s'écoula. Le soleil reparut, décrivit son orbe sinueux d'un horizon à l'autre. Les ténèbres s'épandirent de nouveau sur la mer...

Toujours le canot poursuivant signalait sa présence, tantôt point noir mobile à la surface des houles bleues de la Méditerranée azurée, tantôt foyer lumineux glissant sur les eaux ainsi qu'un œil rivé sur les fugitifs.

La soixantième heure de navigation sonnait. Silencieux, éternés par le sentiment de la lutte impossible, les deux Japonais, leurs deux compagnons français considéraient distraitemment les rivages découpés de la grande île de Crète, dont les montagnes tourmentées se découpaient sur l'horizon méridional à moins de deux milles.

A voix basse, Tibérade commençait pour Emmie un résumé rapide de l'histoire de cette terre héroïque, grecque de tendresse, turque par force, maintenue dans une situation hybride par l'incessante rivalité des grandes nations européennes.

Soudain, une légère explosion se produisit!... le moteur cessa de faire entendre son ronflement caractéristique, et l'hélice de se tordre sous les eaux, le canot cou rut sur son erre, puis stoppa bientôt et se balança au gré des flots.

« Un cylindre brûlé! » s'écria le mécanicien Tomaso.

Emmie s'esclaffa :

« Alors, c'est la panne. Midoulet va être obligé de stationner aussi. »

Elle se tut. Le mécanicien disait :

« La réparation est trop compliquée. Gagnons le port de la Canée qui n'est pas très éloigné. J'établis une voile de fortune... On arrivera tout de même. »

Sans s'inquiéter du général ni de ses

compagnons, dont le mécontentement se traduisait par des gestes, des exclamations véritablement peu tendres pour le destin persécuteur, Tomaso, aidé par Picciolo, dressait la voile et lentement, poussé par un vent de Nord-Ouest, le canot se rapprochait de la côte.

Qu'eussent dit les voyageurs s'ils avaient su que cette avarie de machine avait été voulue par Midoulet?

Tout en effectuant la location du canot automobile de haute mer n° 2, l'agent avait acheté la conscience de Tomaso. Quelques liras (francs) et la panne qui arrêta le canot n° 4 en vue de La Canée avait été virtuellement décidée à Brindisi.

Lentement, l'embarcation se glissa en-

proportions inquiétantes, Tibérade proposa :

« Général, distrayez-vous. Allez vous promener dans la ville avec M^{lle} Sika.

— Eh! notre homme, non surveillé, ne fera rien.

— Je resterai, général.

— Et moi aussi, » déclara Emmie.

Uko résista un instant, mais il céda bientôt à l'insistance des cousins.

Au demeurant, il sentait la nécessité de chercher l'apaisement dans la distraction.

Il s'éloignait déjà avec Sika, quand un appel de Marcel les fit se retourner brusquement.

« Le canot n° 2! »

La main du jeune homme, tendue vers l'entrée du bassin, expliquait les paroles.

L'embarcation de Midoulet, trop reconnaissable, hélas! pour ceux que sa poursuite tracassait depuis tant d'heures, pénétrait entre les quais, se dirigeant vers le n° 4, avec l'intention évidente de prendre l'amarrage dans son voisinage.

« Il fallait s'y attendre! » rugit le général en serrant les poings.

Puis, obéissant à une impulsion irraisonnée, il saisit sa fille par le poignet et l'entraîna vers une des ruelles conduisant du port au centre de la cité, juste au moment où l'agent du Service des renseignements sautait sur le quai.

Midoulet éclata de rire. Il eut un salut amical de la main à l'adresse de Tibérade; puis, lui désignant les Japonais qui s'éloignaient précipitamment, il s'élança à leur poursuite.

« Il se donne une peine inutile, fit doucement Emmie. Nos amis se promènent sans arrière-pensée.

— Bah! occupons-nous de mettre notre Tomaso en mouvement. »

Un instant plus tard, le mécanicien s'était abouché avec celui du canot 2 qu'il connaissait comme em-

ployé de la même maison, et ce dernier ayant affirmé qu'il existait une maison où l'on trouverait toutes les pièces nécessaires à la réparation du moteur, les deux hommes gagnèrent la ville, laissant Tibérade et sa cousine à la garde des embarcations.

Ceux-ci se promenaient de long en large sur le quai, en attendant le retour de Tomaso et de son guide.

Parfois, ils s'arrêtaient au bord du quai, s'amusant à regarder les barques, les bateaux de pêche, les canots des navires de



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

« Ne vous dérangez pas, dit Emmie, je viens vous demander un service. » (P. 112, col. 3.)

tre les jetées du port crétois, pénétra dans l'un des bassins et vint accoster à quai.

« Combien de temps devrons-nous rester ici? » demanda Uko au mécanicien, qui se livrait à une inspection de son moteur.

D'un accent innocent, l'interpellé répondit :

« Je ne pourrais vous fixer de suite, Excellence général; quelques heures ou quelques jours, cela dépendra des moyens dont je vais disposer ici. »

L'agacement du Japonais prenant des

guerre, des croiseurs ancrés sur rade, ces croiseurs que l'Europe charge de maintenir le *statu quo*.

Ils se trouvaient ainsi, plantés en face du bateau de l'agent, quand une voix résonna à leurs oreilles :

« Monsieur Midoulet ? » disait-elle.

Ils firent face à celui qui venait de parler et reconnurent un télégraphiste de la Société anglaise des Câbles de la Méditerranée.

Marcel ouvrait la bouche pour affirmer l'absence de l'agent.

Emmie ne lui en laissa pas le temps. Elle le désigna à l'employé et avec une conviction qui médusa son cousin, elle prononça :

« C'est monsieur. »

Avant que Tibérade eût songé à protester, la fillette saisissait la dépêche que le télégraphiste tenait à la main, et la tendant à son compagnon :

« Lisez, monsieur Midoulet, ceci doit être intéressant. »

L'employé avait pivoté sur ses talons et reprenait le chemin de son administration. Marcel regarda sa cousine :

« Emmie !... » commença-t-il sévèrement...

Il ne continua pas. La petite, le défiant du regard, s'écriait :

« Veux-tu lire, oui ou non ? »

— Mais le secret de la correspondance, » tenta-t-il de répondre.

Elle haussa les épaules, fit sauter la bande gommée :

« Alors, je lis moi-même. »

Et d'un bond, se mettant hors de la portée du jeune homme, bouleversé par son sans-gêne, elle parcourut la missive d'un regard rapide.

Après quoi, revenant à son cousin, elle lui glissa le papier dans la main :

« Lis, cela t'intéressera, je te dis... Ceci émane du chef de la police anglo-égyptienne à Port-Saïd.

— Hein ?

— Il répond au sieur Midoulet.

— Il répond ?

— Lis, je t'en prie. Tu ne le regretteras pas. »

Dominé par le ton de son interlocutrice, Marcel abaissa ses regards sur la feuille. Il déchiffra en effet :

« Monsieur CÉLESTIN MIDOULET,
Agent français.

« Mesures demandées sont prises. Valises signalées mises en séquestre, tente des Messageries Maritimes.

« Signé : Chef police anglo-égyptienne. »

« Tu vois, dit Emmie, lui arrachant le télégramme qu'elle déchira en morceaux et lança dans l'eau. Tu vois, M. Midoulet semble accepter ta promesse de remettre le pantalon au général.

— Il semble... Il semble...

— Sans doute, il semble seulement, car il te met dans l'impossibilité de procéder à cette restitution.

— C'est vrai, au fait.

— Tu le reconnais ?

— Et même je le déplore, car ma situa-

tion vis-à-vis du général redevient horriblement fautive.

— Il s'agit donc de passer à travers les mailles du filet tendu par cet insupportable et indélicat personnage.

— Pas commode.

— Bon, en cherchant. »

Le retour du mécanicien mit fin à la conversation.

Avec de grands gestes, Tomaso expliqua que la ville était mal outillée, que la réparation demanderait trente-six ou quarante-huit heures.

Tibérade fut enchanté.

Cela lui assurait deux journées de plus à réjouir ses yeux de la vue de Sika.

Et comme Emmie semblait aussi satisfaite que lui, il murmura :

« Tu es gentille, petite souris, tu comprends mon chagrin de me séparer de mes compagnons dans quelques jours. »

Elle eut un sourire énigmatique :

« Ah ! oui, je le comprends, mon pauvre Marcel. Je le comprends si bien que je ne crois pas la chose possible. Mais silence, voici la jolie Sika avec son père ! »

A ce moment, en effet, les Japonais débouchaient d'une rue latérale et parcouraient le quai. Le général constata avec fureur que Midoulet s'était attaché à leurs pas. Mais tandis que Marcel s'efforçait de le calmer, Emmie saisit la main de Sika et l'entraîna à quelque distance, sans répondre aux questions de la jeune fille intriguée par cette manœuvre.

Au bout d'un moment, Uko, ayant épanché sa colère, remarqua l'éloignement des mignonnes.

« Que font-elles donc ? dit-il. Ces jeunes ont toujours des mystères à se confier.

— Oh ! repartit Tibérade, des mystères gais, en ce cas.

— Vous devinez cela d'ici ?...

— A leurs visages rayonnants, oui. Regardez-les bien, général, et vous penserez comme moi. »

On eût dit que les causeuses avaient perçu les réflexions de leurs compagnons, car elles se rapprochèrent lentement. Seulement, avant d'arriver à l'amarrage, Emmie prononça, ainsi qu'une conclusion de l'entretien :

« De la sorte, ma chère aimée Sika, votre père et mon cousin n'auront plus la possibilité de se séparer, et vous aurez le sourire à jet continu. »

Une buée rose aux joues, la jeune fille murmura :

« Ah ! vous êtes extraordinaire ! »

Il y avait dans ces mots une reconnaissance infinie.

Emmie le sentit. Elle se jeta au cou de sa compagne et, tout en la couvrant de baisers :

« Le bonheur de tout le monde, voilà ma marotte... Même celui du sieur Midoulet. Lui non plus ne veut pas quitter votre père. Je vais lui assurer sa compagnie. »

L'affirmation amena un rire perlé sur les lèvres de Sika. Mais, se calmant aussitôt, la jeune fille murmura :

« Comment pourrai-je m'acquitter avec vous, Emmie ? »

— Oh ! bien aisé... Je vous appellerai ma cousine et je serai payée. »

D'une pirouette, elle se mit hors de la portée d'une réplique, et interpellant le général :

« Vous savez que nous sommes immobilisés pour deux jours au moins.

— Comment cela ? gronda le Japonais, fronçant les sourcils.

— Le mécanicien estime ce laps nécessaire pour la réparation. »

Et avec une gravité imperturbable, les yeux fixés sur les mains de son interlocuteur qui se crispaient furieusement, la fillette ajouta :

« On partirait aujourd'hui si le canot n° 2 nous prenait à son bord. »

Tibérade et Sika sursautèrent.

« Mais c'est le canot de cet assommant Midoulet ! »

— Dame, il faut se servir de ce qui ne saurait être empêché.

— Cette petite est extraordinaire, s'écria le général en étendant les bras. Qu'entendez-vous par nous servir de... ?

— J'entends que ce canot marche plus vite que le nôtre, qu'il nous escortera jusqu'à Port-Saïd, et que, si nous lui échappons, ce sera sur la terre égyptienne.

— D'accord.

— Alors, que M. Midoulet soit dans le sillage ou dans le bateau, qu'est-ce que cela nous fait ? »

L'officier eut un geste vague. La logique de la fillette le déconcertait. Celle-ci assura sa victoire.

« Ce fâcheux nous serait agréable pour une fois, en nous faisant gagner quarante-huit heures.

— Mais qui lui portera la proposition ? murmura Uko, avouant ainsi qu'il se rendait aux raisons de son interlocutrice.

— Est-ce que je ne suis pas là, général ? »

Prompte de décision, Emmie l'était. Ni Tibérade, démonté par la combinaison qui écourterait son séjour auprès de Sika, ni le général, encore hésitant, n'eurent le loisir de formuler une nouvelle objection.

Au pas gymnastique, la fillette s'élança sur le quai. Où allait-elle ?

Pas bien loin. Elle avait aperçu Midoulet assis d'un air indifférent sur une borne d'amarrage, et qui paraissait s'absorber dans la confection d'une cigarette.

Elle le rejoignait. Surpris de son mouvement, l'agent s'était levé. Elle commença gaiement :

« Non, ne vous dérangez pas... Je viens vous demander un service.

— Un service ? répéta-t-il interloqué.

— Oui... Vous comprenez que mon cousin a hâte d'être débarrassé du fameux pantalon, maintenant qu'il le considère comme de mauvaise compagnie.

— En effet.

— Aussi, l'idée de perdre deux jours ici pour remettre notre moteur en état lui est insupportable.

— Qu'y puis-je ? Je ne saurais réduire le retard.

— Mais si.
— Moi? s'exclama l'agent stupéfait, je puis?...
— Naturellement. Prenez-nous tous dans votre canot et quittons La Canée dès ce soir. »

Une seconde, Midoulet demeura sans voix. L'idée de la fillette le pétrifiait littéralement.

« Votre surveillance en sera facilitée, reprit Emmie d'un ton insinuant, mon cousin vous aura de l'obligation... Et le général lui-même sera satisfait, car la perspective de séjourner dans cette cité crétoise ne le réjouit aucunement. »

L'agent se passa la main sur le front et d'un accent soupçonneux :

« Ils veulent me jouer un tour... »

Mais Emmie l'arrêta net :

« Oh! monsieur Midoulet, fit-elle, le menaçant du doigt; Marcel a fait son service militaire. Il est bon Français, incapable de pactiser avec ceux que vous lui avez désignés comme ennemis de son pays. »

Ma foi, l'agent se laissa persuader.

Il voulut en personne offrir le passage à ses adversaires d'antan, et le soir même, tous s'embarquaient sur le canot n° 2, chacun se félicitant en son for intérieur de la tournure des événements, chacun gratifiant de sourires d'intelligence la mutine Emmie.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

L'Accommodement des Têtes Illustres

Amères déceptions de deux Figaros ingénieux

On a toujours considéré comme un honneur d'être fournisseur des têtes illustres et bien des chefs de maisons importantes ont sollicité la faveur d'inscrire à leur devanture : *Fournisseur de Son Excellence...* mais il faut avouer qu'il est tout à fait incorrect de se passer de cette autorisation.

Or, il arriva récemment que M. Asquith, le ministre anglais, se promenait seul, et très simplement il entra chez un coiffeur à Portsmouth pour se faire couper les cheveux. Bien que l'artiste capillaire eût reconnu son illustre client, il se contenta de lui demander comme à tout le monde la modeste somme de 3 pence (30 centimes); c'est qu'il avait une arrière-pensée.

Peu de temps après, M. Asquith apprenait, en effet, que le coiffeur, modifiant son enseigne, avait fait placer à sa porte l'étonnant tarif ci-dessous :
« Coupe de cheveux... 3 pence. — Coupe de cheveux avec les ciseaux qui ont coupé les cheveux de M. Asquith... 6 pence. »

Il fallut faire plusieurs sommations à l'ingénieux figaro pour obtenir qu'il enlevât cette affiche irrespectueuse.

Un autre coiffeur, belge celui-là, voulut un jour profiter de la clientèle inespérée du roi Léopold II pour réaliser un joli bénéfice. Et comme le monarque passait à la caisse, le figaro provincial lui demanda audacieusement vingt francs.

On sait que Léopold II avait l'esprit d'à-propos.
« C'est un peu cher, dit-il. J'estime qu'avec deux francs vous êtes royalement payé. Voici une pièce de quarante sous. Vous y verrez ma tête, puisque vous avez voulu vous la payer. »

A. R.

LES GRANDS SEIGNEURS DE L'HIMALAYA



La province de Sé-Tchouan, qui est à la fois la plus septentrionale la plus vaste et la plus peuplée de l'empire chinois (sa population est évaluée à 70 millions d'âmes), est occupée par des races indépendantes qui ne reconnaissent pas l'autorité du gouvernement central, et dont plusieurs sont même hostiles au passage des rares caravanes de marchands chinois qui s'aventurent dans leurs montagnes.

Les Chinois partagent ces tribus, selon leurs langues, en quatre classes : les Mantzès, les Chang-Mins, les Lolos et les peuplades d'origine tibétaine. C'est au sujet des premiers que nous emprunterons quelques notes aux relations d'un voyageur anglais, M. W. N. Ferguson, qui a été le premier Européen à visiter cette curieuse race.

D'après les traditions recueillies sur place par l'explorateur, les Mantzès seraient de la même race que ces farouches Huns qui dévastèrent jadis l'Europe, et dont les dernières bandes fondèrent le royaume de Hongrie.

Ils vivaient dans le Nord du Tibet et dans le Turkestan Chinois et y formaient une puissante confédération, quand la Chine, à la suite d'une guerre désastreuse contre les Chang-Mins, les appela à son secours.

Six mille Mantzès acceptèrent de prendre les Chang-Mins à revers, tandis que les troupes chinoises les attaqueraient par devant. Cette tactique réussit, et tous les chefs des vaincus furent mis à mort, tandis que le peuple était, soit réduit en esclavage, soit déporté à l'Est de la chaîne des Mins. Toute la partie de leur territoire située à l'Ouest de ces montagnes devint la propriété des Mantzès, qui se la partagèrent en fiefs, ainsi qu'en agirent les Francs lorsqu'ils eurent conquis la Gaule romaine.

Divisés en clans jaloux les uns des autres, les Mantzès ne surent pas défendre leur indépendance, et ils durent subir plus ou moins l'influence des Chinois. Mais ils ont conservé leur autonomie, leur régime féodal, leur langue, leurs coutumes.

A l'encontre des tribus tibétaines, restées nomades, ils vivent dans des maisons de pierre agglomérées sur des plateaux élevés, et dont les abords sont rendus inaccessibles à une force armée, grâce à des sentiers qui serpentent au flanc de la falaise entre d'énormes rochers qui font office de bastions ou de barricades.

Chaque bourg ou village est protégé par d'imposants châteaux forts aux murailles crénelées, et que flanquent des donjons élevés du sommet desquels les guetteurs peuvent découvrir l'approche de l'ennemi.

Pour pénétrer dans un de ces villages, il faut passer par une porte fortifiée au-dessus de laquelle apparaît le blason du seigneur, entre les gueules de canons toujours chargés.

Ces châteaux forts, uniques en Asie et dans le monde, rappellent cependant par certains détails les forteresses féodales de l'Europe occidentale dont nous admirons encore les ruines. Tout le rez-de-chaussée est constitué par une vaste pièce où villageois et fermiers abritent leurs troupeaux, en temps de guerre. Dans bien des cas, une seule de ces étables est assez vaste pour recevoir un millier de bœufs et de vaches.

Le premier étage forme également une pièce unique pourvue d'un immense fourneau. C'est là que tous les habitants ou les réfugiés font leur cuisine, et c'est là encore qu'ils dorment

durant l'hiver, préférant dormir l'été sur les toits et les terrasses.

Les trois étages suivants, auxquels on a accès par des escaliers creusés dans une poutre, sont réservés au seigneur et à sa famille. Ils forment chacun de véritables labyrinthes, avec leurs chambres innombrables reliées par des passages étroits. Un étranger ne pourrait pas y circuler sans se perdre.

Le secret de ces passages est gardé jalousement, surtout à l'égard des rares visiteurs de race chinoise admis dans l'intérieur de ces citadelles. On ne les laisse jamais monter plus haut qu'au premier étage, c'est-à-dire dans la salle publique.

Le dernier étage (le cinquième ou le sixième, suivant le cas) mériterait une longue description. Sa partie centrale, formant terrasse, est à ciel ouvert, et d'épaisses murailles crénelées en font le tour. A chaque coin se dresse un petit pavillon de forme triangulaire renfermant un autel où, tous les matins et tous les soirs, le bonze attaché au château brûle des branches de cyprès en l'honneur des dieux. Et, ça et là, se dressent des « roues à prières » que les hôtes montent tourner quand ils veulent faire leurs dévotions.

Les nobles peuvent épouser sept princesses. A l'encontre de ce qui se passe généralement dans les pays polygames, les femmes ont non seulement le droit de posséder des biens, mais elles peuvent devenir chefs de clans lorsqu'un *tu-su* meurt sans héritier mâle.

Mais cette coutume a son revers : une jeune fille parvenue au pouvoir suprême est condamnée au célibat ! Triste privilège de la pourpre royale !

A. LEBLANC.

Cruels débuts de la Conquête italienne

Une Panique dans les rues de Tripoli

La population de Tripoli a été justement comparée par l'explorateur Barth à un musée ethnographique. Elle se compose en effet de toutes les races : Arabes maigres, Berbères trapus, Turcs aux uniformes rapiécés, Maltais affairés, Italiens glorieux, Juifs multicolores, nègres aux torsos luisants. Les nègres eux-mêmes appartiennent à des races très différentes les unes des autres : *Yolofs* sveltes et cambrés, *Fezzanais* de forte carrure, *Oubanghis* chétifs. Cheveux lisses ou crépus, lèvres en « pneu » ou minces, tout ce monde à peau d'ébène provient de contrées très diverses, plus éloignées les unes des autres que la France n'est de Tripoli, et parlent différentes langues qui n'ont pas un mot de commun.

Au point de vue scientifique, c'est donc une étude assez compliquée que celle des habitants du port barbaresque. Mais au point de vue des intérêts vitaux la répartition est aisée : elle s'est produite d'elle-même, dès l'arrivée des Italiens. Les musulmans, Arabes, Berbères, nègres, se sont jetés, par fanatisme religieux, dans les rangs des Turcs qu'ils n'aiment pourtant guère; les autres, chrétiens et israélites, sont tombés dans les bras des Italiens, leurs véritables libérateurs.

Mais, au début de la conquête italienne, comme il n'est pas facile aux étrangers de distinguer à première vue les indigènes amis des autres, plusieurs erreurs se sont commises devant les manifestations. Des paniques en ont résulté, dans les rues de la ville, après les coups de feu tirés par les bersagliers qui



UNE PANIQUE DANS LES RUES DE TRIPOLI
Par une cruelle méprise, les bersagliers, qui voyaient en cette foule une horde de révoltés, se livrèrent dans les rues de Tripoli à un véritable massacre et ces malheureux sans armes, qui allaient demander asile aux consulats européens, ne trouvèrent pas grâce devant les envahisseurs.

croyaient à des révoltes. L'émouvante composition de l'illustrateur de talent Caton Wodville que nous reproduisons aujourd'hui représente une de ces scènes où, hélas ! le sang coula avec trop d'abondance.

On est généralement fort mal renseigné sur cette population plus bigarrée qu'en aucun autre point du monde, surtout sur deux d'entre elles, les Maltais et les Juifs, également aussi nombreux les uns que les autres et constituant la presque totalité des non-musulmans.

Les Maltais, très prolifiques, émigrent de leur rocher aride parce qu'ils sont commerçants dans l'âme et trouvent un peu de pain à gagner à Tripoli pour leurs familles de six à quinze enfants. Tout leur est sujet à négoce. Ce qu'ils gagnent, ils s'en achètent de quoi se vêtir de falbalas européens, quitte à se priver sur la nourriture. Mais au moins ils vivent.

Tout autre est la condition des Israélites. Dans l'intérieur, à Yifren, à Gariana, où la tradition les fait arriver lors de la captivité de Babylone, ils sont dans un véritable vasselage, sous la dépendance de maîtres musulmans qui disposent de leurs biens et de leur vie.

A Tripoli même, ils ploient sous un tyran plus cruel encore, la misère. Si on ne l'a vu de ses propres yeux, on ne peut se faire une idée de l'état où végètent les malheureux. Sur 12,000 individus, les deux tiers au moins se trouvent dans le dénuement le plus complet, depuis l'enfance jusqu'à la mort. Et le reste a tout juste la bouchée de pain nécessaire.

Ces dernières années, leur situation s'est encore empirée : l'autorité ottomane leur a infligé des impôts nouveaux, au sujet de cadastres, de recensements, d'inscriptions aux registres et d'autres entreprises. En outre, elle leur a imposé une contribution onéreuse en remplacement du service militaire. Un vali, qui a été assassiné depuis en Albanie, se montrait particulièrement exigeant et acharné à faire pleuvoir les taxes nouvelles. Fort heureusement son successeur, l'admirable Redjeb Pacha, de regrettée mémoire, a fait tout ce qui dépendait de lui pour alléger ces impôts et les a réduits des deux tiers.

Il y a bien quelques familles aisées parmi les Juifs de Tripoli, mais elles sont peu nombreuses. Les négociants vraiment riches ne dépassent pas le chiffre de dix; encore faut-il s'entendre sur le mot « riche ». Ces Crésus sémites réalisent de beaux bénéfices sur le trafic des plumes d'autruches et des peaux tannées du Soudan; ils y gagnent le 100 pour cent et voient tomber dans leurs coffres des revenus annuels de dix à quinze mille francs. Mais c'est aussi la somme que représente leur capital et quand ils sont obligés de liquider leurs comptoirs, ce capital est vite englouti par les besoins matériels.

Ce ne sont pas seulement les taxes que les Musulmans imposent aux Israélites, mais ils les forcent plus ou moins directement à adopter leurs usages. Ainsi, à l'intérieur du pays surtout, les Juives sortent voilées comme les Mahométanes.

De même, les fiancés ne se sont jamais vus avant la cérémonie du mariage.

A cause de cet esclavage, les chrétiens de Tripoli cherchent à se prévaloir de nationalités européennes. Tandis que les Maltais restent intangibles, en leur qualité de sujets anglais, les Juifs, quand ils peuvent, se mettent sous le pavillon français, en se déclarant Algériens ou Tunisiens.

Tout cela va changer pour le plus grand bien de ces « meurt de faim » qui trouveront une moins maigre pitance en même temps qu'ils recouvreront la liberté.

H.-M. DE MATHUSIEUX.

Fantaisies Architecturales

Une Série de Monuments qui sort de l'ordinaire

La ville de Fischbach, en Allemagne peut s'enorgueillir de posséder un monument qui, s'il se laisse dépasser par beaucoup d'autres au point de vue artistique, n'a certainement pas son pareil dans le monde entier.

On a en effet découvert dans les environs de cette petite localité, il y a déjà pas mal de temps un poisson gigantesque pétrifié, datant vraisemblablement de l'époque antédiluvienne. Ce poisson fossile, dont la tête n'a pu être retrouvée, mesure près de quatre mètres de longueur et deux mètres de circonférence. Il constitue le monument original que les vétérans de Fischbach ont érigé dernièrement à la glorieuse mémoire de l'empereur Guillaume I^{er}.

Les inscriptions qui y figurent sont inscrites en plusieurs langues. On en voit d'anglaises, de russes, d'italiennes, la dernière est en espéranto.

Ce gros poisson élevé sur un piédestal au centre d'une petite place n'est pas joli, joli. On ne comprend pas surtout très bien ce qu'il a de commun avec Guillaume I^{er}, ce qui n'empêche pas les gens du pays de s'en montrer très fiers. Remarquons en passant que l'érection de ce monument ne nécessita aucune souscription et ne demanda pas grand travail.

Il existe au contraire à Santa-Rosa, en Californie, une église dont l'édification exigea bien du temps et bien de la patience. Un seul arbre a suffi à la construire et pourtant ses dimensions sont respectables. La superficie de la nef est de vingt-sept mètres de long sur treize de large. De plus, deux salles pouvant contenir chacune près de trois cents personnes ont été construites en contrebas de l'église.

Dans tout ce monument, il n'est pas une poutre, pas une latte, pas une cheville qui ne provienne du même arbre géant. Et quand le travail fut terminé, il restait encore du bois non utilisé.

Les botanistes qui examinèrent cet arbre formidable avant sa transformation en charpente, stalles et portes d'église, évaluèrent son âge à plus de deux mille ans. On peut regretter que le passé vénérable du géant sylvestre n'ait pas arrêté le bras des bûcherons. Peut-être eût-il vécu longtemps encore.

Une autre église bizarre est celle que de fervents catholiques ont élevée dans une ville du Klondyke. On sait que les chercheurs d'or éprouvent de grandes difficultés pour se ravitailler en ces contrées désolées. A Dawson-City, le prix des vivres dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Naturellement, les pionniers de l'Alaska font une grande consommation de conserves et l'idée leur est venue d'utiliser les boîtes de fer-blanc vides qui les ont contenues, pour construire leur église, la pierre n'étant pas exploitable. Ils les ont donc superposées en les cimentant, après les avoir remplies de sable.

L'édifice ainsi obtenu est d'un aspect très curieux et durera vraisemblablement longtemps.

C'est égal, voici une façon d'employer les vieilles boîtes de « singe » et de sardines, à laquelle nos chiffonniers, qui tirent cependant parti de tout, n'avaient pas songé.

Les habitants d'un petit village de pêcheurs sur la côte de Norvège, à peu près en face des îles Lofoden, ont eux aussi suppléé d'une façon ingénieuse à la construction coûteuse d'un monument de première nécessité. Leur « maison de

ville », leur mairie, si vous préférez, ayant été détruite par une violente tempête, ils imaginèrent d'installer leurs archives dans un vieux brick échoué sur la côte et que son propriétaire se disposait à faire démolir. Le navire, dématé, réparé et repeint fut amené le plus loin possible sur la grève au cours d'une grande marée et soigneusement consolidé. On le recouvrit d'un toit, des portes y furent percées et c'est là que depuis plusieurs années les braves pêcheurs viennent se marier et déclarer la naissance de leurs enfants.

Dans l'une des îles Orcades, au Nord-Est de l'Écosse, la population a tiré parti elle aussi des débris d'un vieux navire. La proue de ce bateau naufragé s'ornait d'une sirène sculptée si belle qu'ils ont planté sur le rivage cette naïve image de bois. Elle semble symboliser pour eux l'océan qui les fait vivre et qui les fait aussi mourir.

CYRILLE VALDI.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

CHAPITRE VII LE MASSACRE (Suite.)

La terre grossit; l'aéroplane qui avait atteint 1,300 mètres n'est plus qu'à 700; on distingue les tranchées, le rempart de buissons épineux, le relief de la redoute, et pas un mouvement !

Le monoplan descend encore. on aperçoit maintenant des corps étendus dans tous les sens, des caisses éparses, des débris de harnachements; voici les deux canons... autour d'eux on dirait que les servants dorment.

Une émotion terrible s'empare des deux aviateurs : ils ne veulent pas croire encore, mais la terre se rapproche : il faut se rendre à l'évidence.

Ce silence qui les accueille, c'est celui de la mort.

Ce camp qui semble endormi, c'est une nécropole !

Ici et là des points s'agitent :

— Des chevaux sans maître, murmure Paul Harzel...

Et il ajoute d'une voix pressante :

— Il faut descendre, Müller, il faut voir... c'est affreux. Rien ! rien ne bouge ! tous massacrés ! Ah ! grand Dieu, est-ce possible !...

Mais Müller, qui vient de couper l'allumage pour achever sa descente en vol plané, remet le moteur en mouvement.

— Impossible de descendre là, sans savoir, dit-il : observez, je vais faire un tour complet au-dessus des positions que l'ennemi occupait hier.

L'Africain remonte, décrit d'immenses courbes, passe au-dessus de l'oued Namous,

et revient vers l'Ouest. Aucune trace des Snoussia.

Plus de doute, ils ont accompli leur œuvre de carnage et ont disparu aussitôt.

Marchant toute la nuit, parce qu'ils devinent l'approche de la colonne de secours, ils se sont enfoncés dans les solitudes où nul ne pourra les rejoindre.

Le Cheikh el Qaçi a atteint son but : frapper l'opinion par un massacre, et surtout se venger de son ancien chef...

— Pauvre Frisch !

Müller répète cette exclamation avec des tremblements dans la voix ; il doit faire appel à tout son sang-froid pour continuer cette reconnaissance indispensable avant l'atterrissage.

Au loin, dans le Nord-Est, une tache noire apparaît, elle se meut... l'Africain vole vers elle, l'atteint en dix minutes.

— Ce sont les nôtres, dit Paul Harzel, c'est la cavalerie au-dessus de laquelle nous sommes passés tout à l'heure sans la voir, à cause de l'altitude. Baissez davantage, Müller !

Il griffonne rapidement quelques mots.

« Plus un mouvement dans le camp... hommes et chevaux étendus. Il semble qu'un massacre général de la colonne ait eu lieu hier... L'ennemi a disparu... Hâtez-vous ! »

Il déchire la feuille de son carnet, arrache d'un geste sec le petit pavillon tricolore qui est à sa portée, noue dans un angle son laconique billet, leste le tout avec de la menue monnaie et le jette en avant du gros de la colonne.

Quelques instants après, les escadrons prennent le trot : l'Africain les devance de nouveau ; il domine le théâtre de ce qui dut être un drame surhumain. Il descend.

Voici, hors du camp, à une centaine de mètres à peine, un amas d'hommes et de chevaux : ici a dû avoir lieu la charge finale : le peloton de cavalerie s'est sacrifié...

C'est bien lui ! il est là tout entier, figé dans la mort,

Où atterrir ? la redoute est parsemée de corps étendus...

Et voici qu'au bruit de l'hélice un grouillement se produit dans l'immobilité des créatures et des choses : des centaines de vautours, dérangés dans leur festin, s'envolent pesamment, emportant à leur bec ou enguirlandés autour de leurs serres, des lambeaux humains, des écheveaux d'entrailles : des chacals, émergeant, effarés, des carcasses qu'ils disputent aux oiseaux, s'enfuient, l'échine basse.

Partout la mort a fait son œuvre. Après une dernière hésitation, les yeux troubles, Müller atterrit à la gorge du réduit dans lequel s'est déroulé, suivant toute vraisemblance, le dernier épisode de ce combat de Titans.

La muraille de caisses qui obstruait l'étroit passage a cédé sous une poussée formidable : elles sont éparses, les unes intactes — celles qui contiennent ces salaisons interdites par le Prophète aux vrais croyants — les autres éventrées : leur con-

tenu a disparu ainsi que les munitions, les armes, les tentes.

Les deux pièces de canon sont là, l'une d'elles à bas de son affût ; pourquoi l'ennemi ne les a-t-il pas emportées ?

C'est Paul Harzel qui répond :

— Voyez : les caisses à munitions sont vides ; les artilleurs de Bellanger ont brûlé leurs gargousses jusqu'au dernier coup ; les Snoussia n'avaient que faire de canons pour lesquels ils n'avaient plus de munitions, pour lesquels ils n'ont aucun moyen de s'en procurer.

Müller et Harzel, automatiquement, pour ainsi dire, comme dans un affreux cauchemar, parcourent le charnier en tous sens.

Les oiseaux immondes dont ils ont troublé la monstrueuse ripaille tourbillonnent au-dessus de leurs têtes, en poussant des cris perçants.

La mêlée a été terrible ; les deux officiers, par l'examen des lieux, des attitudes, et par l'amoncellement des cadavres sur tels ou tels points, en reconstituent les principales phases.

Le massacre remonte certainement à vingt-quatre heures ; il a suivi l'attaque du matin, au début de laquelle les aviateurs ont assisté.

Il ne paraît pas que les assaillants aient tiré un seul coup de fusil : du moins les corps des Français et des tirailleurs ne présentent que peu de blessures provenant d'une arme à feu ; par contre les Snoussia ont dû être foudroyés par la mousqueterie et la mitraille, ainsi qu'en témoignent éloquemment les étuis et les gargousses vides qui recouvrent le sol derrière le parapet des tranchées et dans l'intérieur du réduit.

L'assaillant n'a pas dû riposter ; il s'est lancé aveuglément, fanatiquement, à l'abordage, la lance ou le sabre au poing, le terrible poignard, le *derraya*, aux dents. Ainsi s'expliquent les effroyables entailles qui découpent les corps laissés nus : des mains, des bras, tranchés d'un seul coup, gisent à côté de cadavres affreusement convulsés, troncs lamentables dont le féroce vainqueur a emporté les têtes comme trophées !...

Parmi ces pauvres morts décapités, Müller et Harzel découvrent successivement tous les Français, mais sans pouvoir les identifier, sauf Dubrac qui, tombé à l'extérieur, à la tête de son peloton, a encore, fixée au poignet, la dragonne qui retenait son sabre tiré pour la charge suprême.

Et Frisch ?

Müller, son ami d'enfance, le cherche désespérément, court d'une face à l'autre, retourne les corps dénudés ; il se fait fort de reconnaître le jeune capitaine à sa tournure et à certains signes particuliers dont il a connaissance, une large cicatrice au poignet gauche, une touffe de poils drus et roussâtres au sommet de l'épaule droite et puis sa dernière blessure, un coup de lance à l'épaule...

Mais c'est en vain qu'il examine avec soin, obligé de faire un violent effort sur lui-même, les tristes dépouilles qui s'éta-

lent sur les différentes parties du front. Le cadavre de Frisch n'est pas là, et un doute affreux lui vient : le malheureux serait-il tombé vivant entre les mains de son ennemi ?...

Les Snoussia n'ont pas laissé un seul des leurs sur le terrain.

Müller et Harzel en font la remarque.

Comment l'ennemi a-t-il pu enlever en si peu de temps ses morts et ses blessés ?

La réponse s'offre d'elle-même : sur la face Est du camp, en avant des tranchées, une multitude de petits tumuli frappe les regards des deux aviateurs : des tertres s'allongent vers l'Orient, régulièrement disposés en quinconces, et uniformément surmontés d'un gros fragment de « pou-dingue », sorte de concrétion formée de cailloux réunis ensemble par un ciment pier-reux naturel, comme il s'en trouve en abondance dans les couches inférieures des « gour », d'une formation analogue à ceux de l'oued Namous.

Les pertes des Snoussia ont été si importantes que, contrairement à l'usage, ils ont dû enterrer hâtivement sur place les guerriers tombés dans l'action.

Sans doute les tombes peu profondes ont-elles été recouvertes d'une couche de pierres pour les préserver de l'insulte des hyènes et des chacals ; frêle rempart que la voracité de ces animaux impurs aura renversé la nuit suivante.

Müller, par un facile calcul, compte plus de six cents de ces sépultures.

Voici l'emplacement de la tente de Frisch : Müller la reconnaît à la peau de mouton, au lit et au pliant qui sont restés sur place. La tente elle-même a été emportée ; disparues, aussi, les deux cantines à bagages portant le nom du malheureux officier. Les Snoussia ont dû utiliser pour leurs transports les animaux de la colonne, car on ne voit à terre que des cadavres de chevaux et peu ou point de harnachements.

S'ils marchent, depuis vingt-quatre heures, d'ailleurs, les bandits sont loin !

Et immobiles au milieu de ce charnier, n'osant plus parler, secoués par une horreur qui va croissant à mesure que certains détails de mutilation familière aux Arabes leur apparaissent, les deux aviateurs, brisés par l'émotion, attendent la cavalerie de la colonne.

Müller pense à sa sœur, à Mina, et n'essayant plus de cacher sa douleur, assis sur le rebord du parapet, la tête dans ses mains, il pleure abondamment.

CHAPITRE VIII

LES CHASSEURS D'AFRIQUE

La chaleur était suffocante quand arrivèrent les chasseurs d'Afrique, précédant les spahis.

Le commandant Riffaut les avait devancés au galop : avant d'atteindre les tranchées, il se heurta à l'amas d'hommes et de chevaux formé par ce qui avait été jadis un de ses plus brillants pelotons.

Il salua et, après avoir compté silencieusement les cadavres, il dit tout haut,

comme s'il eût rendu l'appel à un chef invisible :

— Il n'en manque pas un !

Quand il fut de retour auprès des aviateurs, deux grosses larmes coulaient le long de ses joues tannées.

— Tous tombés là, ensemble, en pleine charge ! murmura-t-il.

Et, honteux de laisser percer son émotion, lui, un dur-à-cuire des campagnes du Maroc, il s'essuya les yeux brusquement du revers de la main.

— Pauvre Dubrac, reprit-il, il me disait encore avant de partir : « J'ai quelques mauvaises notes à cause de mes dettes de Saumur, mon commandant ; ma jeunesse a été un peu mouvementée, et j'aurais dû être plus sérieux ; mais vous savez, Rambouillet, Paris, le Moulin-Rouge... tout cela est loin ! Je vais me refaire une virginité militaire... » Pauvre garçon ! là voilà refaite, en effet : le baptême du sang ! et les Snoussia ont emporté sa tête...

Se tournant alors vers ses hommes qui, silencieux et frémissants, considéraient l'holocauste, les mutilations, les cous sectionnés déjà couverts de mouches :

— Il nous faudra retrouver cette tête-là, mes enfants, gronda-t-il.

Les hommes répondirent par un geste si spontané, si caractéristique, qu'il semblait l'exécution d'un commandement : les mains se serraient, crispées sur les crosses des carabines.

— Vos camarades se sont héroïquement conduits, reprit le commandant : on voit qu'ils ont chargé tous ensemble, au moment suprême, officiers et sous-officiers en tête.

Si les Snoussia n'avaient pas enlevé leurs propres morts et leurs blessés, nos braves seraient couchés sur un lit de cadavres.

Et, montrant le funèbre monticule :

— Voyez, nombre de nos chevaux ont un jarret coupé : c'est le système des Touareg, celui qu'ils ont employé à Tombouctou quand ils ont tué ce brave de Cheigné... Nous vengerons nos morts, et vous nous aiderez, camarades...

Il s'adressait aux aviateurs :

— Vous seuls, poursuivit-il, pouvez nous dire de quel côté les bandits se sont enfuis : à vous ils ne sauraient échapper. Vous êtes

aujourd'hui la plus rapide des cavaleries, et, dans ce pays sans routes, le seul moyen de reconnaissance étendue que nous possédions. Quand partez-vous ?

— Nous avons l'ordre du colonel de pousser jusqu'ici, de lui rendre compte et de l'attendre, fit le lieutenant Müller ; or, nous n'avons pas rempli encore la seconde partie de notre mission : « lui rendre

Ce fut une terrible besogne, car le camp était bouleversé comme si un cyclone l'eût balayé : les cadavres, sous l'influence de la chaleur, commençaient à dégager une odeur insupportable ; et ça et là, dans les fossés surtout, étaient épars des crânes de tirailleurs, semés au hasard de la tuerie, car les Snoussia n'avaient emporté avec eux que la tête des blancs.

Dans un angle de la redoute, on trouva toute une pyramide de ces lugubres débris ; tout autour avaient été accumulés des buissons épineux, en forme de bûcher : le feu mal allumé s'était éteint et rien n'était plus affreux que l'aspect de ces faces noires aux lèvres exsangues, dont les yeux grands ouverts semblaient jeter vers le ciel un tragique regard.

L'odeur fade du sang se mêlait aux relents de la chair calcinée et aux émanations pestilentielles des corps dont la chaleur torride commençait déjà la décomposition.

On ne trouva trace nulle part des accumulateurs, ni du manipulateur, ni du mât que Müller et Paul Harzel se souvenaient cependant très nettement avoir vu dressé derrière la tente de Frisch.

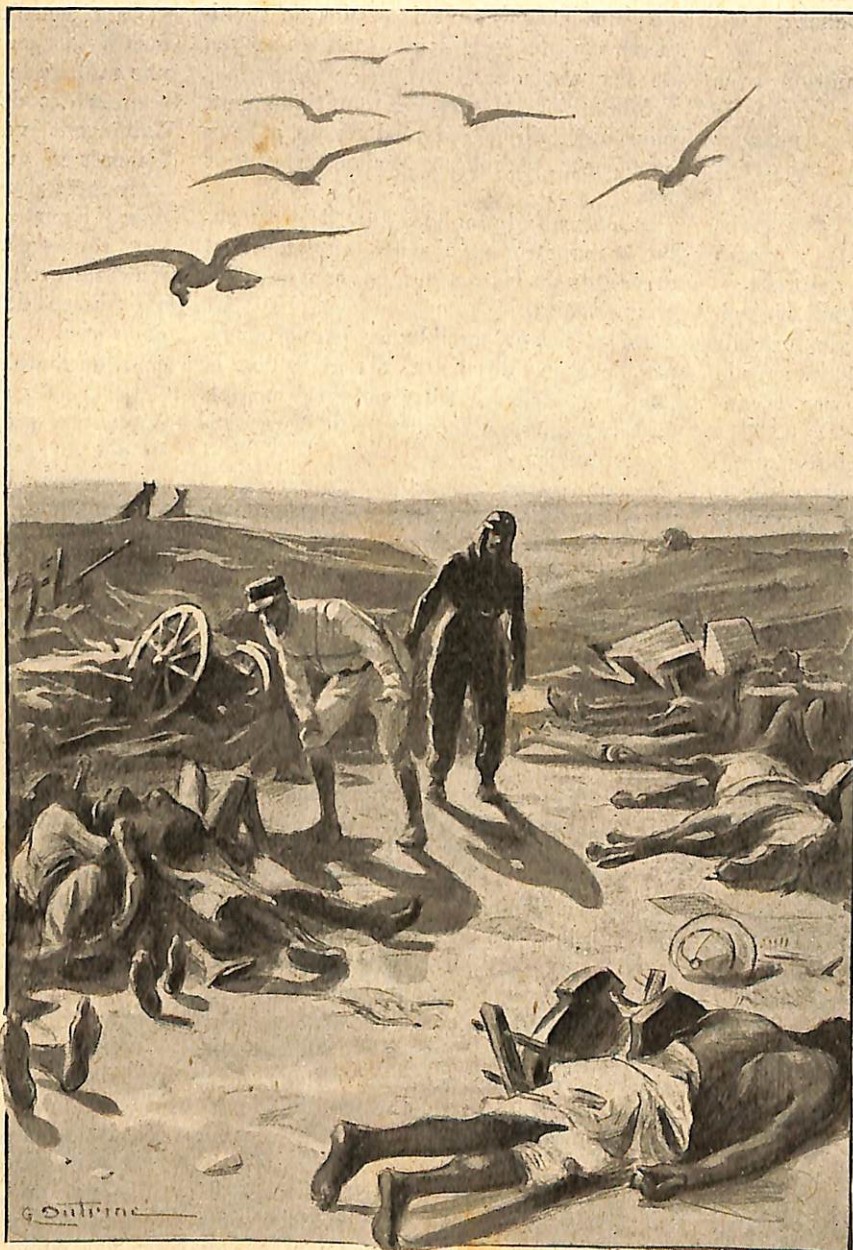
— Cheikh El Qaci a fait enlever les appareils, conclut Müller ; c'est qu'il les connaît et compte les utiliser. Avec un pareil adversaire, les procédés scientifiques des Européens se retourneront contre eux.

Toujours cherchant, ils regagnèrent l'emplacement qu'occupait la tente du commandant de la colonne, car la disparition du capitaine était, au milieu de cette affreuse catastrophe, ce qui impressionnait le plus douloureusement les camarades qui l'avaient quitté l'avant-veille.

Avait-il été emmené par les Snoussia, et dans quel but ?

On savait implacables ces fanatiques entre tous les fanatiques : ils ne faisaient pas de prisonniers ; ils n'épargnaient jamais personne ; pourquoi auraient-ils épargné celui-là ?

Désespéré, Müller poursuivit ses recherches aux abords du camp, sans trouver trace de son ami ; et, de nouveau, la vision des supplices raffinés qui, sans doute, constitueraient la vengeance du Renégat, le fit frémir.



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Müller et Harzel, comme dans un affreux cauchemar, parcouraient le charnier en tous sens. (P. 117, col. 2.)

compte ». Nous allons donc retourner au-devant de lui...

— Et pendant ce temps l'ennemi s'éloigne à grande allure, ayant déjà quinze à vingt heures d'avance, observa l'officier de cavalerie... Mais, j'y songe, le détachement de Frisch n'avait-il pas un appareil de T. S. F. ?

— Il en avait un, ou plutôt la moitié d'un ; un manipulateur et pas de récepteur.

— Peut-être l'appareil a-t-il échappé à ces bandits.

On chercha..

Que dirait-il plus tard aux parents de son malheureux compatriote?

Devrait-il, en leur avouant que leur fils était encore vivant, leur laisser, contrairement à sa propre conviction, quelque espoir de le revoir un jour?

Ne vaudrait-il pas mieux, faisant un pieux mensonge, leur déclarer qu'il avait été trouvé mort avec ses soldats et inhumé au milieu d'eux?

Cependant, le commandant Riffaut, après avoir envoyé deux reconnaissances et organisé autour du camp, à distance suffisante pour n'être pas surpris par l'ennemi, un service de vedettes, avait réparti les corvées les plus urgentes entre ses trois escadrons.

A l'aide des outils trouvés dans le camp, les chasseurs d'Afrique creusaient des fosses dans lesquelles les spahis déposaient les cadavres; des sépultures particulières recevaient côte à côte les officiers et les sous-officiers blancs.

La plupart, hélas! n'avaient pu être identifiés!...

Paul Harzel fabriqua hâtivement quelques croix de bois avec des supports de tente et les planta sur le tumulus qui les recouvrait.

Puis il alla rejoindre son camarade d'aéroplane.

— Dis donc, Müller, il serait temps de partir? Je comprends et je partage ton chagrin, mais le colonel doit nous attendre: il ne sait rien, lui!

— Tu as raison, fit l'Alsacien d'une voix altérée; mais avant de partir j'aurais voulu être sûr!...

— Sûr de quoi?

— Sûr que son corps était là... avec les autres!

« Si ses pauvres parents veulent le faire revenir un jour à Gildwiller, s'ils me chargent de le leur ramener — et ce sera la première pensée qui leur viendra — que leur répondrai-je?

Et, se parlant à lui-même, il ajouta :

— Que dirai-je à ma pauvre Mina!... quel désespoir pour elle, surtout après le « oui » que Frisch m'avait donné, que j'ai transmis en hâte et qui est maintenant en route!

— Il faut retourner vers le colonel, insista Paul Harzel, nous n'avons que trop tardé déjà...

Comme Müller, se rendant à ce raisonnement, se dirigeait vers l'aéropilane, le commandant Riffaut se hâta vers lui :

— Tenez, fit ce dernier, voilà ce qu'un de mes spahis a trouvé sous une peau de mouton, qui manifestement était dans la tente du capitaine Frisch... une note griffonnée à la dernière minute, probablement...

Il tendait un papier à l'aviateur; c'était une de ces feuilles quadrillées qui servent à la rédaction des ordres ou des comptes rendus. Müller reconnut, au premier coup d'œil, dans ces lignes tracées difficilement au stylographe, l'écriture de son ami.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)

LA JUSTICE AU SOUDAN

UN TRIBUNAL INDIGÈNE

EN laissant une certaine autonomie aux populations indigènes, la France a adopté la ligne



Devant ces trois graves magistrats, les coupables se tiennent dans une humble attitude tandis que leur avocat, vêtu d'une toge blanche, met à leur service les trésors de son éloquence.

de conduite qui est le secret du succès, dans toute politique coloniale.

Aussi, gardons-nous bien de sourire de l'aspect primitif de ce tribunal soudanais! Avec sa table rustique dont le bois mal raboté ne se cache pas sous le plus humble tapis vert, et qui forme, avec son banc d'école villageoise, tout le mobilier de ce palais de justice de la brousse africaine, le tribunal ne laisse pas que d'être imposant.

Quel délit ont commis les quatre accusés? L'auteur de cette pittoresque photographie, M. Fortier, ne nous le dit pas. Mais il est bien évident qu'ils ne plaident pas « non coupables », à en juger par l'humble attitude qu'ils prennent devant les trois graves magistrats, tandis que leur avocat, vêtu d'une toge blanche, met à leur

service tous les trésors de son éloquence.

Gageons que le délit n'est pas très grave. Autrement, le gendarme sénégalais, qui se tient respectueusement planté derrière la cour, n'aurait pas failli à la consigne et aurait escorté de plus près les prévenus.

Souhaitons pour ces pauvres gens qu'ils en aient été quittes pour quelques journées de corvée!

JACQUES D'IZIER.

DERNIER CRI DE L'ART DENTAIRE Un Râtelier d'or pour cheval

Ne criez pas à l'extravagance parce qu'un riche propriétaire d'écurie, un Hongrois, a fait poser des dents en or à un cheval! Tout est relatif.

Un misérable traîneur de tombereau qui perdrait incisives et molaires apitoierait les âmes sensibles; mais il est peu probable que son maître ferait appeler un dentiste pour remeubler la bouche de son brave serviteur.

Mais qu'il s'agisse d'un cheval de prix, d'un vainqueur des hippodromes, et la situation change d'aspect. Et l'opération, qui vous paraissait tout à l'heure extravagante, vous semble désormais normale et logique.

Le cheval qui a le privilège de voir son portrait figurer dans nos colonnes est ce fameux « Attila » qui a gagné, ces récentes années, des prix importants sur les pistes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.

En tombant dans une course — qu'il gagna d'ailleurs! — il se brisa toutes les dents de devant, si bien qu'il ne pouvait plus manger que difficilement.

Plutôt que de le voir dépérir, son maître lui fit poser des dents en or. Il lui en coûta 1,200 francs, somme insignifiante, comparée aux 455,000 francs que le fin coursier a gagnés déjà.

V. F.



UN RATELIER D'OR POUR CHEVAL

En tombant dans une course, le fin coursier s'était brisé toute la mâchoire. Plutôt que de le voir dépérir, son propriétaire n'hésita pas à lui faire poser un superbe râtelier.

Les Merveilles de la Nature

Les Plantes sont-elles douées
d'intelligence?

Les botanistes, de nos jours, sont enclins à admettre que les plantes, dans le cours de leur existence, agissent de certaines façons qu'il est impossible d'expliquer autrement qu'en leur accordant un pouvoir quelconque ressemblant étrangement à l'intelligence.

Cette question, concernant la possibilité d'un semblant de raison dans le monde végétal, est l'une des plus troublantes de la science moderne. Il n'y a pas si longtemps encore, le professeur Darwin ne disait-il pas que « nous devons croire à l'existence, dans les plantes, d'une pâle copie de ce que nous appelons la conscience de nous-mêmes, chez l'homme ? »

On avait évidemment déjà reconnu que dans leurs mouvements les plantes présentaient une similitude marquée avec un grand nombre d'actions d'animaux des classes inférieures.

On a été plus loin, et l'on a prouvé de façon très conclusive que les plantes possèdent un sens qui ressemble fort à la mémoire.

Stimulée par un contact, la sensitive abaisse ses feuilles menues.

La plante-télégraphe — une des espèces du caoutchouc — en présente un exemple frappant : elle replie ses feuilles et penche la tige de ses fleurs à l'approche de la nuit.

N'est-ce pas là ce même besoin de repos qu'éprouvent les animaux, aux premières heures du soir?

La cause directe, pourtant, de cet acte mécanique de la plante est apparemment due à l'action de la lumière, faiblissant sur les tissus sensitifs des feuilles.

On remarquera que des mouvements analogues à ceux de la plante-télégraphe se retrouvent très marqués aussi dans la large famille des plantes porteuses de gousses.

Ceci étant un fait reconnu, prenons au hasard un jeune pied de haricots d'Espagne.

Ses feuilles aussi s'abaissent à l'approche de l'obscurité et ne se relèvent qu'au soleil levant.

Toutefois, qu'on place cette plante dans une chambre noire, les mêmes changements se produiront encore pendant quelque temps. Il faut donc en conclure que les cellules de la plante ont un souvenir distinct de ce qu'elles avaient l'habitude de faire journellement.

Mais que l'on continue cette expérience pendant un certain nombre de jours et l'on remarquera que le changement qui s'est produit dans son ambiance se fait sentir sur le lent sentiment de conscience que possède la plante.

Il est donc indubitable que les plantes ont le sens de la mémoire jusqu'à un certain point.

Un autre groupe de plantes, celles qui ont, développés en elles, des instincts carnivores, ont toujours attiré l'attention des savants.

Des expériences très étranges ont été faites avec la dorsère, assez commune dans les Iles Britanniques, et qui offre cette particularité qu'elle happe les moucheron se posant sur ses feuilles. Celles-ci sont couvertes à profusion de poils entremêlés qui se referment sur l'insecte comme autant de tentacules.

Or, il est prouvé que la dorsère sait parfaitement faire la différence entre un menu grain de sable qu'on dépose sur ses feuilles et un moucheron, car dans le premier cas il ne se produit qu'une certaine sécrétion de fluide de la feuille ne cherchant même pas à se refermer.

D'autres expériences ont encore démontré que les feuilles de la dorsère sont à même de

sentir les objets à une certaine distance : un moucheron vivant ayant été présenté à une distance d'un centimètre et demi environ d'une feuille, cette dernière, en deux heures de temps, s'en était lentement rapprochée, au point de pouvoir saisir l'insecte.

Une plante d'Amérique, qu'on appelle là-bas la *Venus-fly-trap* ou Vénus-piège-à-mouches, et qui appartient à la famille de la dorsère, est peut-être la plante la plus remarquable qui soit au monde dans l'ordre des carnivores.

Sa feuille est formée de deux lobes, frangés de poils, lobes réunis par une sorte de charnière, qui lui donnent l'aspect d'un véritable piège.

À la surface supérieure des lobes se trouvent disposés trois poils d'une sensibilité extrême, et dès qu'un objet quelconque vient à les toucher la feuille se referme subitement, les six poils s'entre-croisant pour former la prison de la victime. Si un objet autre qu'un insecte et impossible à dévorer est pris au piège, la plante en reconnaît immédiatement la nature, ouvre ses lobes et le laisse échapper.

Mais si, par contre, on dispose sur la feuille une mouche ou même un morceau de viande crue, les deux lobes demeureront hermétiquement fermés pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la plante ait exprimé de sa proie tout le suc qui lui est nécessaire.

Les plantes à tabac, qu'on cultive souvent dans nos jardins, commencent à ouvrir leurs fleurs, avec une prodigieuse précision, quelques heures avant le lever du soleil.

Elles ont ceci de commun avec beaucoup d'autres plantes à floraison nocturne qu'elles sont du blanc le plus pur. Or, il est prouvé que ces fleurs qui ont besoin de phalènes pour leur fertilisation, apparaissent très clairement au milieu de l'obscurité.

Par un merveilleux arrangement, les espèces à floraison nocturne n'ouvrent leurs fleurs que la nuit, c'est-à-dire pendant les heures où voltigent les insectes propres à leur fertilisation et que ces plantes cherchent à attirer.

Mais il est un fait curieux à remarquer dans les plantes à tabac, fait qui donnerait à penser qu'elles ont un certain raisonnement.

Durant ces dernières années, on a produit de nouvelles plantes à tabac hybrides, qui appartiennent pour une part du moins à l'ancienne espèce à floraison blanche, mais la leur est rouge, rose ou d'une teinte impossible à apercevoir de nuit. Ces variétés n'ouvrent leurs fleurs que pendant le jour, comme si elles savaient, croirait-on, qu'il leur est inutile de le faire de nuit.

Il est d'autres plantes aussi qui engagent les services de certains insectes pour les défendre contre d'autres.

L'acacia de l'Amérique centrale se trouve principalement dans des contrées où abondent les fourmis coupeuses de feuilles, dont les ravages sont tels qu'en l'espace de quelques heures, elles dénudent toute une région du feuillage de ces arbres.

L'acacia a eu recours à un très ingénieux moyen de se défendre contre les attaques de ses ennemis : à l'extrémité de quelques-unes de ses feuilles, il produit de petites excroissances jaunâtres, ressemblant comme forme aux bananes et qu'on appelle « corps nourissants ».

Sans aucun doute, ces excroissances ont été spécialement créées par l'arbre pour attirer les fourmis noires, de nature très guerrière, et les inviter à se fixer à demeure sur l'acacia. Dès que ceci s'est produit, l'arbre est tranquille : une attaque des fourmis coupeuses de feuilles vient-elle à se produire, les fourmis noires avec leur humeur batailleuse s'élancent sur les autres et les mettent en déroute, sauvant le feuillage de toute atteinte.

Quelle que soit l'explication qu'on puisse donner de la relation existant entre les insectes et l'acacia, on est forcé d'admettre qu'il est excessivement intelligent de la part de l'arbre d'enrôler des soldats pour le défendre.

D'après ce qu'on vient de lire, ce serait aller un peu loin que de dire que les plantes peuvent penser, mais on peut supposer, à bon escient, que dans le monde végétal tout individu possède une certaine conscience de son être et c'est peut-être la première phase de ce qu'on appelle l'intelligence.  ALFRED DUCASSE.



LES GRANDES AVENTURES

Capitaine 

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD Deuxième Partie.  Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE I

Un peu d'histoire. — Napoléon III et ses conseillers.

— L'empereur Maximilien. — Niel et Bazaine. — Les illusions et le réveil.

UN an s'est passé.

La prise de Puebla a décidé du sort du Mexique. L'armée française est entrée sans coup férir à Mexico, où le président Juarez avait conservé jusque-là le siège de son gouvernement et qu'il a dû abandonner en une fuite précipitée.

Le 10 juin 1863, le général Forey télégraphia au ministre de la Guerre à Paris que les soldats de la France ont été littéralement écrasés sous les couronnes et les bouquets dont l'entrée de l'armée à Paris, le 14 août 1859, c'est-à-dire après la campagne d'Italie, pourrait seule donner une idée.

L'échec du 5 mai 1862 est plus que vengé.

La question militaire est jugée, conclut le général. Reste la question politique. Il adresse aux Mexicains les conseils les plus sages, il leur prêche la concorde, la renonciation aux divisions de partis, libéraux (Juarez) ou réactionnaires qui ne peuvent qu'affaiblir la nation, appelée aujourd'hui à fonder un gouvernement de son choix, durable, et qui rétablisse la prospérité générale.

Si Lenflé ou Petit-Pain avaient l'occasion d'interroger sur la situation le sergent-clairon Bec-Salé, celui-ci serait peut-être encore fort embarrassé pour faire comprendre à ses petits soldats pourquoi la France, victorieuse, remet le pouvoir exécutif à M. de Labastida, archevêque de Mexico, au général Almonte et au général Salas, qui représentent les tendances les plus rétrogrades.

Mais telle était la volonté de l'empereur des Français, qui croyait à la nécessité du rétablissement d'une autorité rappelant les jours anciens où l'Inquisition était toute-puissante.

Ses conseillers — qui malheureusement

n'étaient pas guidés par des intentions parfaitement désintéressées, le trompaient effrontément sur les volontés du pays auquel nous nous présentions comme des libérateurs et qui, pour la grande majorité, avait horreur du régime clérical auquel nous prétendions le soumettre.

Une assemblée de notables déclara que l'institution de la monarchie est la seule convenable pour le Mexique, que seule elle vaincra l'anarchie, c'est-à-dire la République, représentée par Juarez.

Cette délibération de prétendus patriotes — égoïstes et traîtres à leur pays qu'ils entendent pressurer à merci — ajoute que, pour fonder ce trône, il n'est pas possible de choisir un souverain parmi les enfants du pays...

... Et qu'il faut le choisir parmi les princes étrangers...

Il leur faut un prince, dont les antécédents, dont la famille, dont les attaches internationales donnent toute garantie de ses idées hostiles au progrès, et leur choix se porte sur un archiduc autrichien, Ferdinand Maximilien d'Autriche, Altesse Impériale et Royale...

Et l'assemblée des notables, après avoir voté cette élection par deux cent vingt-neuf voix contre deux opposants, décide que le buste de l'empereur Napoléon sera placé dans la salle des séances et que le pape sera prié d'envoyer sa bénédiction.

Une députation est envoyée en Europe pour offrir la couronne à l'archiduc, frère de l'empereur d'Autriche (le même François-Joseph I^{er}, qui aujourd'hui âgé de 82 ans occupe encore, depuis 64 ans, le trône de Vienne) et lui exprimer les vœux de la nation mexicaine, « représentée, conformément au droit public et aux usages traditionnels du pays, par une assemblée de notables ».

La vérité est toute autre : l'armée française est bien maîtresse de Mexico et de Puebla, mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte du pays pour constater quelle infinitésimale portion de cet immense territoire représentent les points occupés.

L'influence française, dit le général Niox, qui n'est certes pas suspect de partialité et a tracé, sans passion aucune, le douloureux tableau de cette expédition, exerçait son influence dans un rayon d'une vingtaine de lieues autour de quelques villes. Nulle part aucun mouvement sérieux ne se produisait en faveur de l'intervention.

Dans les diverses localités visitées par nos troupes, les populations semblaient sympathiques.

Il arrivait même que des villages ou de petites villes, pressurées par les guerilleros, sollicitaient la protection d'une garnison française pour échapper à leurs violences.

Là se bornaient toutes les manifestations interventionnistes.

Juarez était toujours le chef reconnu et obéi de la presque totalité du pays.

Et pendant ce temps-là, on affirmait à l'archiduc Maximilien que l'adhésion à l'Empire était universelle...

Le 1^{er} octobre 1863, alors que Forey,

élevé à la dignité de maréchal, abandonnait au général Bazaine le commandement du corps expéditionnaire et la direction des affaires politiques, commença une série de mouvements dont le but, difficile sinon impossible à atteindre, était de provoquer l'adhésion des populations à la décision des notables, condition expresse que l'archiduc Maximilien et l'empereur Napoléon avaient mise à l'acceptation de la couronne.

Bazaine commandait à 47,000 hommes, bien armés et solidement équipés.

L'armée mexicaine — ralliée à l'Empire — comptait une dizaine de mille hommes, mais il était fort imprudent de compter aveuglément sur eux.

Quant à l'armée obéissant à Juarez, qui aurait pu tenter d'en déterminer la valeur numérique? Les corps des généraux Doblado, Negrete, Uruga, Alvarez, Porfirio Diaz, formaient un noyau d'une quarantaine de mille hommes, mais ce chiffre devait être plus que doublé, si on tenait compte des bandes de guerilleros, groupes innombrables, qui surgissaient de partout, étaient aidés par la population qui les renseignait, leur fournissait des vivres, les aidaient des mouvements de l'ennemi...

Le général Bazaine, avec une activité et une énergie auxquelles on ne saurait trop rendre justice, avait tenté ce grand effort de pacifier cet immense pays, et en quelques mois il avait occupé et amené à l'obéissance de grandes cités : Queretaro, Morelia, Aguascalientes, San-Luis-de-Potosi; l'adhésion populaire annoncée à Maximilien prenait chaque jour plus de vraisemblance...

Juarez reculait, reculait toujours. Le drapeau français frayait un chemin à l'Empire, tandis que Juarez remontait de plus en plus vers le Nord, de San-Luis-de-Potosi à Real-de-Catorce, puis à Monterey.

Le 10 avril 1864, Maximilien notifiait officiellement son acceptation de la couronne impériale, la France s'engageait à fournir les fonds nécessaires à l'installation et à la défense du nouveau régime.

Le 14 avril, l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte quittèrent Miramar sur la frégate autrichienne *La Novara*, escortée par la frégate française *La Thémis* et, après être allés à Rome recevoir la bénédiction du saint-père, faisaient route pour la Vera-Cruz, où ils arrivaient le 28 mai 1864.

Bazaine écrivait :

« Je suis plein de confiance dans la solution pacifique prochaine de la question mexicaine, et j'ai assez de troupes pour la mener à bon terme.

« On ne parle plus de Juarez et de son gouvernement ambulante... et je ne sais pas quant à présent où ils sont... »

Illusions dont le réveil devait être terrible. Voyons ce qu'était la réalité.

CHAPITRE II

A Tampico — A la disposition de usted. — Les *Hacenderos* — Du Vallon et Vif Argent. — Carbajal. — La fille de Bartolomeo Perez. — Les *matadors*. — On fera son devoir. — Alerte!

Tampico, capitale de la province du Tamaulipas, est, après la Vera-Cruz, le

port le plus important du Mexique, sur le golfe de l'Atlantique.

Important, non pas seulement à cause de sa position stratégique, mais surtout en raison de sa situation douanière, c'est par là que passent toutes les marchandises destinées à l'intérieur du Mexique, au Tamaulipas, à la Huasteca, et le mouvement se chiffre par quinze millions de piastres par an.

Que cette source de revenus soit aux mains des Juaristes ou de l'armée d'intervention, et c'est un changement du noir au blanc.

Aussi, les Français ont-ils tout mis en œuvre pour s'emparer de Tampico.

Ils y sont parvenus une première fois. Après une lutte qui leur a coûté cher, ils sont entrés dans cette ville que la présence de négociants millionnaires et de spéculateurs éhontés anime d'une agitation et d'un luxe presque européens...

Ils sont arrivés, nos bons Français, et les Mexicains — industriels, banquiers, sont venus au-devant d'eux, les mains ouvertes, le sourire aux lèvres, les accueillant comme des libérateurs et mettant à leur disposition — *a la disposition de usted* — leurs maisons, leurs fortunes et leurs dévouements...

Seulement, dès le lendemain, les guerillos de Carbajal et de Cortena ont été avisés de tous nos mouvements : toutes les communications de Tampico avec l'intérieur, par les rivières Panuco et Tamesis, ont été coupées.

On nous fait bonne mine, mais, sans que, la première fois et avant expérience, on se rendit un compte exact de ce qui se passait.

La remonte des chevaux était impossible. Les grands propriétaires, les *hacenderos*, refusaient toute vente. Les Indiens n'osaient pas franchir les deux rivières pour apporter leurs denrées... C'était la famine organisée. La colonne expéditionnaire avait reçu l'ordre d'évacuer la place.

Le lendemain de notre départ, les Juaristes reprenaient possession de Tampico, pendaient quelques imprudents qui nous avaient témoigné trop de sympathie et pillaient les caisses publiques.

C'était vraiment une guerre de sauvages.

Si respectable que fût la cause de Juarez et des généraux défendant contre l'étranger l'indépendance de leur patrie, les férociétés exercées par les troupes irrégulières, composées pour la plupart de la pire racaille du pays, donnaient à cette lutte un caractère monstrueux.

Tampico — qui un instant nous avait accueillis — fut soumis à un régime si barbare que nous ne pouvions rester indifférents aux souffrances de ceux que nous avions compromis...

Encore une fois nous fîmes volte-face et le drapeau français vint flotter sur Tampico.

Les guerillas des chefs Carbajal, Pavon, Canales et Mendez se répandirent dans les campagnes voisines. Le commerce avec l'intérieur fut coupé. Les douanes tombèrent à un chiffre dérisoire...

Le vomito sévit... L'infanterie de marine décimée par la maladie dut quitter la place et retourner en Europe.

Que faire? Le général Bazaine n'hésita pas.

Et le colonel Dupin est appelé... C'est qu'il appartient de se dévouer.

Le capitaine du Vallon est nommé commandant en second.

Dès qu'il est investi de son grade, il fait appeler le capitaine Vif-Argent, dont depuis un an l'énergie et l'endurance sont devenus légendaires :

« Capitaine, lui dit-il, la situation est grave... les guerillas ont réussi à couper les communications même par eau... Les *cargadores* indiens ne se hasardent plus jusqu'aux marchés de la ville, et il est impossible d'aller même chercher de l'eau aux sources voisines.

« Nous en sommes réduits aux viandes salées et aux eaux saumâtres...

« Notre honneur est engagé, notre sécurité est compromise...

Il faut en finir... je compte sur vous...

— Mon capitaine, répond Vif-Argent, je vous remercie de me témoigner cette confiance... Je suis prêt...

— Combien d'hommes compte votre compagnie?...

— Cinquante-huit...

— C'est peu!...

— Nous sommes et ne pouvons être

qu'une avant-garde... mais nous nous engageons à briser le cercle qui nous étroit... et à vous ouvrir le chemin...

— C'est là ce que nous attendons de vous... N'oubliez pas que nous avons affaire non pas à des patriotes exaspérés, mais à de véritables bandits qui assassinent dans l'ombre, égorgent et mutilent les prisonniers... C'est une guerre sans merci dans laquelle il ne faut montrer ni faiblesse ni pitié...

Vif-Argent se redresse légèrement :

« Mon capitaine, fait-il, laissez-moi

vous dire que jamais les Français n'imiteront les bandits dont vous parlez... On tue ou on se fait tuer... mais on garde les mains et l'âme propres... »

Du Vallon sourit :

« Bien parlé, dit-il. En vous prêchant

leurs de cette guerre, a été, dans la rue, l'objet d'une tentative d'assassinat... »

« Aussi, nombre de nos soldats ont été surpris dans des rues obscures et lâchement frappés. En ce moment, nous avons deux ennemis qu'il faut abattre.

« L'un, c'est Carbal — un vrai soldat, celui-là, et qui plusieurs fois a su provoquer notre admiration... il faut l'empêcher à tout prix de faire sa jonction avec Cortena...

« Avec celui-là, c'est, si je puis dire, la guerre normale, honnête, régulière... On se bat, on n'assassine pas.

« Mais l'autre ennemi, celui pour la destruction duquel je compte tout particulièrement sur vous, c'est cette troupe de véritables brigands qu'on a baptisés du nom significatif de *matadors*... »

« Une légende s'est formée autour de cette bande qui terrorise le pays, brûle les fermes, massacre les femmes et les enfants. Sous prétexte de patriotisme, elle pille et rançonne

quiconque a montré quelque sympathie pour notre cause...

« Nous avons eu la sinistre preuve de sa férocité par les mutilations dont les cadavres portent les traces trop évidentes...

« Enfin, ce qui porte au comble la terreur presque superstitieuse qu'inspirent les égorgeurs, c'est qu'ils seraient, dit-on, commandés par une femme. »

Vif-Argent interromp le capitaine :

« Une femme! s'écrie-t-il. Ne s'agit-il pas de la fille de Bartolomeo Perez, un des plus irréductibles partisans de Juarez?...

— Oui... C'est ce qu'on m'a affirmé. Mais vous-même, capitaine, vous êtes-vous donc trouvé déjà en face de ces misérables? »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD

1. Tous ces faits sont rigoureusement exacts.

2. Le mot *matador* — du verbe *matar*, tuer. On a spécialisé ce terme pour le tueur de taureaux dans les courses. Mais sa signification est générale. Un assassin est un *matador*.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Le général Forey télégraphie au ministre de la Guerre. (P. 120, col. 3.)

l'énergie, je ne vous recommande pas la cruauté...

« Vous avez raison, Français nous sommes et Français nous resterons... mais il est des instants où la patience échappe... Savez-vous que, ce matin même, le chancelier du consulat de France, un brave fonctionnaire qui a toujours fait son devoir et n'a jamais cherché qu'à atténuer les hor-

Deux jolies collections de Romans d'Aventures pour 2 fr. 50

Les douzes aventures de

TOTO FOUINARD

le Petit Détective
Parisien.

Nouveaux Mystères
de Paris.

Par JULES LERMINA

Un fort volume broché de 384 pages abondamment illustré par CONRAD avec couverture en bleu et bistre.

Récits contenus dans le volume :

- I. — L'Étrangleur de la Porte Saint-Martin.
- II. — L'Introuvable Assassin.
- III. — Un Clou dans un crâne.
- IV. — Le Tueur d'enfants.
- V. — 600,000 francs de diamants.
- VI. — Les Exploits de Piédebœuf.
- VII. — La Mort à deux sous.
- VIII. — La maison tragique.
- IX. — Le Forçat martyr.
- X. — Les 13 apaches.
- XI. — L'affaire du Père-Lachaise.
- XII. — Le Secret de la somnambule.

Les deux collections de romans ci-dessus seront envoyées franco à nos lecteurs contre la somme de 2 fr. 50, étranger, 3 fr. 50, adressée en mandat-poste à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Nous pourrions également adresser séparément chacune des collections au prix de 1 franc (Toto Fouinard) et 1 fr. 50 (La Vie d'Aventures).

Les captivants récits de LA VIE D'AVENTURES

Splendide collection de DIX-HUIT ROMANS, signés des écrivains les plus aimés du public et réunis en un fort volume broché de 576 pages abondamment illustrées par CONRAD, avec couverture en couleurs.

Romans composant la collection

- Enterrée vivante! par J. LERMINA.
Le Secret du Glacier, par G. LE FAURE.
Rocabol le Bandit, par W. COBB.
Se tuera-t-il? par BERTOL-GRAVIL.
Monsieur... Rien! par L. BOUSSENARD.
La Tête ensorcelée, par R. THÉVENIN.
Les Balleurs de Brousse, par C. DOYLE.
Le Masque Rouge, par G. LE FAURE.
Vendettas de Musolino, par M. DELINES.
La Mort qui court, par J. LERMINA.
Le Diable du Schib, par Paul d'Ivoi.
Exploits du Capitaine Kettle, par C. HYNÉ.
La Rançon du Crime, par LETURQUE.
Nouvel aux Exploits de Kettle, par C. HYNÉ.
Le Pilote Fantôme, par R. THÉVENIN.
Derniers Exploits de Kettle, par C. HYNÉ.
Les Ruses de Barneff, par R. TOPÉNT.
Le Pope Sanglant, par M. DELINES.